

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 80 (1951)

Heft: 4-5

Nachruf: La voix qui chante encore

Autor: Overney, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La voix qui chante encore

L'abbé Bovet est mort !

Tout Fribourg frémit, son cœur mis à nu. Les larmes jaillissent des yeux. On se serre la main, muet de tristesse. Et chacun s'en va, en cette pluvieuse matinée, douloureux et orphelin.

Comme s'il n'avait pas dû mourir ! Comme si notre ami n'était pas las de tant souffrir ! Mais nous nous sentons brutalement plongés dans un vide immense. Nous ne connaissons plus que notre cœur qui l'aime, qui pleure. Ah ! laissez-nous à notre peine, à nos larmes silencieuses et recueillies, à notre affection déchirée. Laissez-nous entendre encore, au meilleur de nous-mêmes, la mélodie éteinte... A Saint-Nicolas sonne le glas. L'Abbé est mort !

* * *

Les jours ont passé. Ecoutez. Voici que montent en notre ciel d'hiver, dans notre deuil, ces mélodies nées de lui, que nous avons, hier, chantées avec lui. Plus légères et plus pures, venant de par delà le temps et les tombeaux, voyez comme elles s'élèvent. Elles se déploient en arc-en-ciel dans notre souvenir. Nous retrouvons, dans leur transparence, le franc sourire de notre abbé Bovet, son geste amical de la main, ses yeux rieurs, son profil rapide et ses cheveux au vent. Sa voix. L'abbé Bovet chante encore. Et c'est encore, malgré la mort, l'instant du courage et du bonheur et de la vie qu'il redit. Que l'une de ses chansons frappe notre oreille, et voici l'Abbé présent, vivant, dans notre cœur apaisé, réconforté par lui. Quel fut donc le charme de cet enchanteur, de ce merlin de la Sarine, qui nous enchaîne ainsi, nous et notre joie, et, d'outre-tombe, dirige encore de sa baguette magique la musique de nos vies ?

* * *

L'homme et la femme préparent la vie, mais Dieu fixe les destinées. Dans sa cathédrale éternelle qu'il construit sur terre avec nos âmes et nos libres volontés, il nous donne une place possible. A nous d'y répondre ou de n'être qu'un sabot. C'est-à-dire un saboteur du plan divin. Et Dieu distribue les talents. A nous de les faire fructifier ou de n'être qu'un enfouisseur. C'est-à-dire un nécrophore. Un peu de temps nous est laissé, mais le Temps est entre les mains de Dieu.

Or vinrent des jours, au pays de Fribourg, où les églises étaient remplies à craquer d'un peuple fidèle et convaincu. Et l'on chantait les louanges du Très-Haut avec des voix de tempête. Les ténors étaient des tonnerres et les basses avaient des grondements de tremblement de terre. Cependant que les gamins martelaient les rythmes pieux de leurs socques sonores. Les anges frémis-saient, mais les diables riaient quand les *Ave Maris Stella* semblaient des polkas liturgiques.

Cela ne peut plus durer, dit Dieu. C'est indécent. La foi de ce peuple mérite mieux. De plus, étant quelque peu janséniste, il est quelque peu triste. Il faut qu'il apprenne la vraie musique et la gaieté.

Alors Dieu se mit à préparer une âme. Il la pencha au-dessus de ce pays, de ses vallons, de ses villages ; il la fit planer sur ses montagnes, ses glaciers lointains et son plateau ; il lui montra les humbles, les pauvres, les bonnes gens, les travailleurs, tous les travailleurs, ceux du sillon et de l'atelier, ceux de la plume, des marteaux et des enclumes, ceux des bureaux aussi et ceux du syllabaire, du tableau noir et de l'orthographe ; tous les travailleurs, les hommes, les enfants. Les femmes : les travailleuses de la maison, du foyer, les gardiennes de l'homme propre et du seuil clair ; les gardiennes de l'enfant et de l'amour de Dieu. Il lui montra les maisons, les écoles et les églises, les petites chapelles au coin des forêts, les calvaires au long des routes ; il lui montra les peines, les inquiétudes, les joies et les souffrances ; les passions des jeunes qui aiment les sourires, la danse et la joie de vivre, les chagrins des vieux qui ne savent plus le chant de la vie, les cris des enfants qui sont la gaieté, et les nostalgies et les rêves de ces gens ; il lui montra les berceaux et les tombes, les heures changeantes des mouvantes saisons, les horizons ouverts et la sentinelle debout à l'horizon, et tout un peuple immense d'hommes, de femmes et d'enfants par-delà ces horizons ; il lui montra les cœurs humains et les travaux et les prières de toute cette foule agitée, turbulente, heureuse et malheureuse, fourmillant sur cette terre où, demain, elle retournerait en poussière. Dieu lui montra tout cela dans la clarté céleste, dans la musique des sphères et l'hosanna de l'éternité, parmi le *Te Deum* des anges, l'hymne des archanges, les *Gloria* des séraphins. Toute cette vision terrestre s'orchestra dans l'infini. Le chœur des élus chantait à sept voix mixtes, et la petite âme fut emplie de mélodies.

Le St-Esprit souffla sur elle et la combla de ses sept dons. La Vierge très pure aux sept glaives, l'Etoile du matin, l'enveloppa d'un rayon tombé de son manteau d'aurore. Ce rayon vibrat comme un cristal. Et Dieu dit : c'est bien.

Alors, le Maître des destinées choisit une femme pour recevoir et protéger cette âme. Il la voulut humble, soumise et douce, pieuse et de bonne volonté, active et secrète, ouverte au mystère, attentive aux voix qu'on entend dans le silence des méditations et du recueillement, maternelle à tous et généreuse, dont le cœur fût plein d'amour, de sourire et de charité. Or, cette femme bénie vivait sur l'un de nos coteaux.

C'est ainsi qu'un jour, au pays de Fribourg où régnaient les vieux « maîtres chantres » et les doyens tout-puissants, dans un horizon fuyant de montagnes bleues, tandis que vibraient les orchestres de l'invisible, naquit obscurément, d'une sainte ménagère et du régent Bovet, un petit garçon qu'au baptême on appela : Joseph.

* * *

Sur les coteaux de Sales, le berger Bovet grandit selon la courbe mystérieuse dans laquelle Dieu avait intégré sa destinée. Il s'isolait volontiers et, sans qu'il le sût lui-même, c'étaient déjà ses « voix intérieures » qui le conduisaient. C'était, chez nous, le berger que Francis Jammes imaginera plus tard sur une autre montagne :

« Là, tu regarderas avec tranquillité
L'Esprit de Dieu planer sur cette immensité. »

Mais si Bovet fut un « contemplatif », comme tout artiste, il fut plus encore un lutteur, un apôtre qui se jeta éperdument en pleine action. Ce qu'il fit, nous

le savons. Sa mort nous a révélé l'amplitude de son œuvre. Sa présence nous entraînait, mais lui disparaissait, effacé par les élans qu'il suscitait. On le « tenait » un instant, et déjà il volait ailleurs, vers d'autres tâches, d'autres ennuis, d'autres labeurs. Son « œuvre à faire » comme il disait, qu'on devinait, qu'on croyait savoir. Qu'on ignorait !

— Il faut vous reposer, l'Abbé !

— Je n'ai pas le temps !

Il n'a jamais eu le temps de songer à lui-même ; il ne pouvait pas, en vérité, s'arrêter. Sa présence nous cachait l'étendue de son effort. Son départ éleva l'Abbé devant nos yeux éblouis, devant notre cœur douloureux et ravi. Enfin nous le « tenions » tel qu'il fut vraiment, nous l'avions, devant nous, tout entier. Cette implacable dépouilleuse qu'est la mort dénude les uns qui s'imaginaient riches en œuvre, les plonge dans le vide, les atomise. De l'abbé Bovet elle fit un géant. Il fallut son départ pour que nous eussions enfin, dans sa totalité, sa présence.

* * *

Mais ce géant fut un homme, un ami. C'est à lui que je pense, ce soir. C'est « l'ami d'Hauterive » que j'aimerais évoquer pour nous tous qui l'avons aimé là-bas, au bord de la Sarine, au pied du grand rocher de mollasse grise. Nous l'avons admiré dans la richesse de son cœur et l'élan de son ardeur. Je l'ai, depuis 1927, connu dans son intimité, dans des confidences plus secrètes, en des heures de détente où l'on révèle ce que l'on tait d'ordinaire. Heures d'amical abandon où l'on écarte un peu le voile ; derrière la scène où se joue la vie de chaque jour il y a cette autre scène où se déroule lentement le mystère des destinées et des âmes. Dès 1927, parce qu'il m'avait généreusement donné son amitié — qui était une source d'eau vive —, j'ai rencontré, à côté du Bovet populaire et connu, un autre Bovet, infiniment plus émouvant, que je n'oublierai jamais et dont le souvenir emplit mes yeux de larmes.

Qu'est-ce que je n'oublierai pas ? Soyons discret ; la mort est sacrée. Cependant l'exemple du mort nous appartient. Je n'oublierai pas sa bonté. Une bonté totale, rayonnante, innocente. Dépouillée de tout calcul, de tout artifice. Elle montait du fond de son âme, elle en était la respiration. Elle unissait le pardon et la générosité, l'indulgence et la compréhension. L'Abbé savait le mal et les faiblesses humaines. Il ne voulait pas les voir, il ne voulait surtout pas y croire quand « ses » régents étaient en cause. « A quoi cela sert-il de juger, de condamner, d'être dur ? Il faut aider, secourir, encourager, exalter, mettre du soleil, de la lumière dans les cœurs. Ignorer pour reconforter ; oublier pour relever. » Ces mots, à l'emporte-pièce, étaient les siens. « Je demande à Dieu, tous les matins, d'être bon. Il n'y a que cela de vrai dans notre métier ! »

Nous nous trouvions au fond du grand corridor, sur le seuil de la salle de chant où « nos élèves » l'attendaient. Cher abbé Bovet !

Et nous ? Où en sommes-nous dans cette cantate de la bonté, de la générosité, de l'indulgence ?

Je n'oublierai pas son courage. Courage d'ascète qui mâte son corps et lui commande, courage de chartreux qui plie sa volonté et la domine. Les médecins l'avaient condamné. Il les jeta par-dessus bord et poursuivit, à leur

barbe, sa trépidante course au but. Il se levait avec l'aurore et se couchait Dieu sait quand. Il était si las, parfois, souvent, qu'il s'endormait après le dîner devant sa tasse de café noir. Mais dix minutes plus tard il repartait en courant. Il courut ainsi sa vie durant. Pourquoi ? Par amour de l'art et du contre-point, pour laisser une œuvre derrière lui ? Non. Pour servir Dieu par la chanson, puisque telle était sa mission. Pour que chante tout ce peuple qui découvrait ses vraies richesses au travers de ses mélodies. Une impérieuse force était en lui, qui le soutenait, le jetait en avant. Mais cette force n'était pas aveugle, et lui savait où il allait, où il « devait » aller. Qu'importe le corps qui n'en peut plus, qui geint de sommeil et crie de fatigue ? L'Abbé rompu repartait. Il appelait cela simplement « faire son devoir ». Nous voyons bien, aujourd'hui, que ce fut de l'héroïsme.

Et nous ? Où en sommes-nous, et de quel cœur, sur cette route royale qu'est notre « devoir d'état » ?

Ce que je n'oublierai pas de lui, c'est son amour des humbles, des petites gens, des travailleurs obscurs et fidèles qui demandent si peu de chose à la vie et sont si reconnaissants du bien qui leur arrive. Qu'on ne dise pas : « C'était l'ami des paysans, étant lui-même fils de paysans. » C'est trahir sa mémoire. Certes, il aimait notre campagne et ses gens. Mais il aimait tous ceux qui sont de bonne volonté, liés à un travail, tendus vers un but, tous ceux qui peinent sur les mille et un sillons du monde, tous ceux qui vont en hésitant d'un espoir à une déception, d'un sourire à une larme, d'une inquiétude à une tendresse, d'une souffrance à une joie. Ce fut là « l'humanisme » de l'abbé Bovet, le secret de sa simplicité. J'entends celle de ses meilleures chansons. Par delà l'individu, c'est l'homme qu'il atteint, le cœur humain qu'il touche. Son « Chagrin de Madeleine » émeut tous ceux qu'afflige une peine ; l'alpage n'est qu'un décor d'un jour à une souffrance de toujours. Son « Vieux Chalet » est un symbole, le symbole de la vie parfois méchante et de l'homme plus fort que les désespoirs et les avalanches. Et la preuve, c'est qu'on le chante avec ferveur en des pays sans montagnes, sans pâturages et sans chalets. On l'applaudit à Paris. Ce Jean, au cœur vaillant, c'est tout homme au grand courage, qui ne se lamente pas vainement devant les ruines, mais reconstruit la cité. Et « l'Instant du Bonheur » est une mélodieuse méditation sur la fragilité des « promesses du monde ».

Si l'Abbé a vraiment aimé quelqu'un de prédilection, il faut le dire ici parce que c'est la vérité, ce fut les régents. Ils avaient la première place dans son cœur. Avec les séminaristes. Mais avant eux. Pour de nombreuses raisons que d'autres peuvent avoir, mais pour une surtout qu'il avait, lui. C'est que, par eux, il réalisait sa vocation : améliorer le chant d'église. Il les a aimés passionnément, avec ferveur, parce qu'à Hauterive les normaliens l'avaient compris, répondaient à son appel, et, dans tout le pays, travaillaient avec lui, suivaient ses directives et gardaient la note juste et le ton, les ayant reçus de lui. Il avait pour eux une tendresse de maman pour son enfant. Il ne fallait pas y toucher à la légère devant lui. Il était aussitôt toutes griffes dehors. Et lui, si bon, devenait cinglant, cassant.

Dans sa sollicitude, il ne séparait pas les régents des Céciliennes. Elles étaient sa création, elles faisaient sa joie. On n'a pas assez dit que l'œuvre de l'Abbé chez nous c'était « d'abord » cela. Et ensuite tout le reste. Il avait reçu, par elles et à cause d'elles, de terribles soufflets, de rudes critiques, de dures déceptions. Les « vieux rossignols » qui ne voulaient rien comprendre ni rien apprendre eurent, à l'égard du jeune Abbé, des chansons et des roulades d'un chromatisme peu

grégorien. Un autre se serait découragé. L'Abbé redoubla d'effort, fut plus ensorceleur que jamais, et les rossignols qui sifflaient devinrent des colombes roucoulantes. Ces « colombes » l'ensorcelèrent à leur tour, et l'Abbé leur sacrifia une grande partie de son talent, de son art. Pour elles, il se fit humble, d'une humilité rare chez les artistes.

Entendons-nous. Les Céciliennes bien vivantes, il fallait leur donner des chants qui ne fussent point décourageants de difficultés. Des chants simples et pas médiocres, des compositions faciles et pas banales. Alors l'Abbé écrivit, pour ses « chères Céciliennes », cette quantité de motets, d'offertoires, de cantiques en musique, d'hymnes, cette quantité de « feuilles Bovet » dont beaucoup tomberont dans l'oubli — pas toutes —, mais qui furent le tremplin sauveur, qui permirent le perfectionnement musical de nos gens. Il se sacrifia, dans son talent, pour elles. Il le savait, l'Abbé, qui me disait en 1921, dans la sacristie de l'église St-Joseph, à Genève, après la « messe de Ste-Cécile » de son ami Montillet : « Moi aussi j'écrirais une messe comme celle-là, moi aussi j'aimerais composer plus savamment et pour chœur mixte. Mais qui, chez nous, chanterait cela ? Et que chanteront « mes » Céciliennes si je n'écris pas pour elles ? » Cette abnégation totale est si émouvante qu'il faut bien la signaler. La vie récompensa une si parfaite humilité. Et Bovet nous a laissé la « Messe du Divin Rachat », une messe « difficile » qu'il écrivit avec une joyeuse ferveur pour son chœur mixte de St-Nicolas.

En toute justice, dans la droiture de notre cœur, dans la loyauté de notre souvenir, n'oublions jamais, nous les anciens normaliens, qu'il nous a jalousement préférés dans son affection. Gardons-lui, nette comme l'or, notre filiale reconnaissance. Nous avons été l'une de ses joies, si parfois nous lui avons causé quelque peine.

Quelque peine ? Ce semeur de joie et de chansons, cet homme choyé, fêté, acclamé, avait des peines aussi ? Je ne veux pas trahir notre amitié, agrandie par la mort, en révélant ce qu'il taisait. Sa bonté d'âme rejoignait sa sensibilité d'artiste et faisait de lui un être infiniment réceptif et douloureusement sensible. A force de volonté, d'emprise sur soi, il cachait cela sous un sourire. Mais il fut souvent meurtri par ceux-là mêmes qu'il aimait le plus, ses Céciliennes et ses chers paysans de chez nous. Ses Céciliennes qui s'obstinaient trop souvent à ne pas vouloir chanter du plain-chant lors des répétitions, qui voulaient des « messes en musique » et dont les chanteurs se retiraient quand le directeur commençait le propre du dimanche. Et pourtant, elles sont là pour le plain-chant « d'abord », disait-il, attristé, en martelant ce « d'abord ». Ses Céciliennes parfois fiévreuses qui devenaient le « gros souci » du curé, le gros ennui du régent. Ce n'est pas cela le chant d'église ! disait-il simplement. Mais son cœur saignait vraiment devant cette méchante bêtise. Il gardait sa confiance, il gardait son courage. Et il priait pour elles. Ces sociétés de chant qui déclaraient catégoriquement ne pas vouloir chanter « du Bovet », en avoir assez « de la musique de l'Abbé ». Il avait, lui, passé ses nuits, bâillant de fatigue, à composer pour elles ces chants où il avait mis son cœur, sa vie. Il y eut des heures où l'Abbé, le cher Abbé, avait le cœur lourd. C'est alors souvent qu'il se mettait à un cantique nouveau à la Sainte Vierge ou à quelque complainte qui n'arrivait pas à être triste, tant il avait de clarté dans l'âme, malgré tout. Même quand des sots préféraient, en nos soirées paysannes, les « Quais du vieux Paris » ou la Joséphine Baker aux « bringues de l'Abbé ». « Ce n'est pas ça, pourtant, nos chansons popu-

lares et l'âme de nos gens. » Il n'ajoutait rien, sinon « qu'on ne chante pas mes chansons, d'accord ! mais il y en a d'autres, de chez nous ! mais pas ça, pas ça, pas ça ». Et sa voix se voilait, son regard était plein de pitié et de protestation,

Il y eut des heures, plus nombreuses qu'on ne croit d'ordinaire, où l'Abbé désirait ardemment la paix. Comme il parlait du *Dona nobis pacem!* Il aspirait vraiment à cette paix « ineffable », il évoquait avec émotion le *Requiem aeternam* de la messe des morts, il avait une prédilection d'exilé pour le *Cum sanctis tuis in aeternum* . . .

La route était longue derrière lui. Il avait tant chanté, composé, dirigé, parlé, soutenu, encouragé, organisé. Il avait tant couru, tant donné, sans arrêt, sans repos, qu'il aspirait, lui aussi, au repos. Son œuvre était bonne. Son pays aimait la chanson « propre », nos églises avaient des orgues, des sociétés, des cérémonies au plain-chant convenable. Il avait démoli les obstacles, posé les assises d'une construction possible. Le démarrage était réussi. On améliorait, on améliorait chaque année. Un autre viendrait qui reprendrait tout cela, partirait de là, irait plus loin . . . Et cependant, malgré les ans, la fatigue, l'Abbé allait toujours, courait toujours, souriait toujours, composait toujours ; il désirait la paix, mais il était actif comme à vingt ans, et chaque jour l'on venait à lui, ayant besoin de son talent, de son dévouement.

* * *

Alors Dieu vit que ce corps lancé comme un bolide apostolique par la petite âme de cristal ne s'arrêterait jamais. Dieu vit que ces gens, en ce pays de chapelles et de calvaires, étaient plus gais, qu'ils chantaient vraiment, que c'était un chant digne de l'homme et qu'ils aimaient chanter. Les diables ne riaient plus, car les *Kyrie* étaient implorants, nobles les *Hosannah*, caressants les *Ave Maris Stella*. Les chanoines chantaient juste à St-Nicolas. « C'est plus que je n'osais espérer », dit Dieu qui connaissait la lâcheté des hommes et la malice du démon. Et Dieu regarda d'un œil attendri l'Abbé fourbu qui courait encore, était partout aux quatre coins de tous les horizons, l'Abbé dont Dieu savait le cœur tourné vers l'Eternité, empli d'indicibles nostalgies. L'Abbé, l'Enchanteur animé par le Saint-Esprit, pris au piège de ses propres charmes, attirant comme un aimant précieux les hommes, les cœurs, les âmes, les rieurs et les pleureuses, les compassés et les danseuses, les vieux doyens voûtés et envoûtés, les abbés à la page, les musiciens avertis et les solistes des Enfants de Marie. L'Abbé qui ne pouvait plus se taire, car le pays obligeait à chanter encore l'Enchanteur enchanté. C'est bien, dit Dieu. Il faut que j'aille au secours de l'Abbé.

* * *

Il se mit à défaire lentement ce corps. Mais la petite âme intrépide le jetait quand même en avant. Il envoya les médecins. L'Abbé leur fit des chansons. Alors Dieu se fit médecin du corps et de l'âme. Il envoya la souffrance. La souffrance qui purifie, qui ennoblit, qui élève vers Dieu, qui rend une âme plus légère qu'une aurore. Le corps, lentement, s'arrêta ; et l'âme, lentement, commença son Ascension.

Puis Dieu envoya la solitude. Il retira de son Fribourg cet Abbé qui fut le cœur qui chante de sa ville. Il l'isola sur les bords d'un lac de rêve, harmonieux

comme une coupe pleine. Lentement, l'Abbé entra dans un grand silence intérieur, réentendit les mystérieuses chansons d'autrefois, oublia peu à peu celles de la veille. Entre deux souffrances, il perçut des échos très lointains, venus de par delà les âges. Le jeu des vagues et de la lumière, l'horizon fuyant des montagnes bleues, le murmure de la vie arrivant par instant, les amitiés penchées vers lui, tout ne fut plus qu'une apaisante mélodie, douce de calme et d'oubli. « Qu'est-ce que j'ai fait ? » disait l'Abbé, d'une voix cassée. Rien, rien, j'ai fait mon travail de chaque jour. Voilà ! voilà ! » Dieu lui retirait la mémoire de son œuvre, le souvenir de ses mérites, de ses efforts, de ses luttes, de ses peines ; Dieu l'endormait avec dilection, entre deux souffrances, car c'était lui, le Maître des destinées qui avait recueilli l'œuvre et allait se souvenir.

Mais Dieu l'aimait bien. Tandis qu'il l'isolait ainsi, le dépouillait peu à peu du temporel et l'habillait d'éternité, Dieu remplissait le pays et ses gens du souvenir de l'Abbé. On pensait à lui, on parlait de lui. On voyait mieux chaque jour son rayonnement, son amour, son sourire et son grand cœur. On désirait ses chansons, on voulait entendre encore sa voix, on voulait le revoir, lui, l'abbé Bovet. Tous les cœurs étaient pleins de lui. Alors Dieu se tourna vers l'Etoile du matin que l'Abbé avait tant aimée, tant priée, tant chantée. Elle vint, au jour qui est le sien. Un samedi, elle enveloppa la grande âme de l'Enchanteur dans son manteau d'aurore et l'emporta dans le ciel bleu.

* * *

Tout le pays pleura, et le corps de l'Abbé revint parmi les siens.

* * *

Vivant, il ne fut jamais si présent. Ni tant aimé, ni si noblement entouré. Ce furent des jours de prière et de chants, de joie et de larmes, de douleur et de fierté. Puis ce fut le cortège solennel vers St-Nicolas, un cortège douloureux et triomphal. Ils étaient tous là ceux de chez nous et ceux d'ailleurs qui devaient quelque chose à l'Abbé et, par lui, étaient devenus meilleurs. Ils étaient là ceux de Fribourg et ceux des districts, et la Suisse allemande était là, unie au deuil de la Suisse romande. Le Conseil fédéral et les officiers supérieurs de notre armée que l'Abbé aimait étaient là ; et les autorités de Fribourg, et les délégués des cantons, et les sociétés de musique et de chant, et ceux de Bâle, et ceux de Berne, et ceux de Zurich et de St-Gall, et ceux de la plaine et de la montagne, ceux du Jura, ceux du Tessin ; et voici les musiciens accourus, ceux de Genève et de Neuchâtel, ceux de Lausanne et de Sion ; et voici le passé avec les vieux costumes, et le présent avec tous ces hommes en larmes, ceux des Céciliennes et ceux des chorales, et voici l'avenir avec les écoles, les étudiants et les écoliers, voici l'Université et les spéculations, le Technicum et les métiers, le Collège et les humanités, l'Ecole normale et les régents. Et voici le clergé, l'Evêque, avec les gens de sa maison, le Séminaire et ses abbés, voici les paroisses et les curés, et les vicaires, voici les doyens, ceux de St-Nicolas et ceux du diocèse ; voici les prélats venus du dehors, ceux de Porrentruy, de Soleure et d'Einsiedeln, voici les Ordres religieux et les abbayes de St-Maurice et d'Hauterive. Et il était là, le peuple en larmes de Fribourg, celui des Fête-Dieu solennelles, qui fait une double haie de cœurs émus... Trois fanfares laissent tomber triste-

ment leurs rythmes funèbres, deux cents bannières crêpées de noir frémissent dans la brise grise, et porté par six normaliens, l'abbé Bovet entre à Saint-Nicolas.

* * *

L'office funèbre déroule lentement sa liturgique gravité, sa réconfortante prière. Les chanteurs de ses chères Céciliennes chantent leurs derniers hommages à celui qui vécut pour elles. Les neumes s'élèvent pieusement, mais les voix sont mouillées de larmes.

In paradisum deducant te angeli...

C'est fini, c'est bien fini. L'Enchanteur est avec les anges. Nous avons perdu notre ami.

La foule sort, s'essuyant les yeux.

* * *

La voici sur la place de Notre-Dame. Sept mille personnes, dominées par deux cents bannières; sept mille cœurs remplis d'une pensée dernière pour l'Abbé disparu. Nous allons coudre son souvenir au fil d'or de ses mélodies. Le « Beau pays, cher pays » déferle en vagues sonores. C'est tout son cœur et c'est tout notre amour qui s'élève vers les nues, passe par-dessus les toits et monte encore vers l'Ami qui est heureux là-haut, dans la paix de l'éternité. Mais nous qui demeurons sur terre, nous avons à être dignes de lui dans la lutte et la peine. Que son chant nous aide à garder notre courage. Et le « Vieux chalet », dans la gravité douloureuse de l'instant, a la majesté d'une hymne religieuse qui dit la confiance, le travail et l'amour. L'éclat des fanfares et l'ardeur des voix humaines s'éteignent dans l'émotion qui mouille à nouveau nos yeux. Cet être au cœur immense éveille en nous les trésors secrets de notre sensibilité.

* * *

L'avons-nous vraiment perdu ? Est-ce vraiment fini ? Chacun s'en est allé, en silence. Toutes les paroles étaient vaines. Mais tous, dans notre cœur, nous entendons la voix chère de l'abbé Bovet. Il est encore tout à tous. Nous le retrouverons chaque fois que nos égoïsmes se tairont.

« Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue. »

Il est là-haut, sur la montagne sainte où il nous attend.

L'abbé Bovet, dans notre cœur, chante à jamais.

A. OVERNEY.